



Carlos Santana reporte son concert en Israël : « Je ne joue pas (dans un endroit) lorsqu'on exécute. Je me rendrai en Israël pour y jouer quand il y aura moins de tension, moins de conflit et de peur avec les Palestiniens ». © AP.

Télévision / La 55^e édition du Concours Eurovision vue par ses fans de toujours

Ce show que l'on adore détester

L'ESSENTIEL

- 55^e édition du Concours Eurovision ce samedi soir à Oslo. La Belgique, représentée par Tom Dice, fait partie, cette année, des favoris.
- Un programme qui fait fuir une partie du public mais passionne ses partisans les plus fidèles.
- Ringard ? Emblème de la communauté gay ? Les fans du Concours répondent.

Vous pouvez tout leur demander. En quelle année quatre pays ont terminé ex aequo (1969), à quelle place a fini Telex en 1980 (17^e), qui a représenté la France en 1982 (un piège : elle n'y était pas !)... Vous pouvez tout leur demander et ils ont réponse à tout, absolument tout ce qui touche au Concours Eurovision de la chanson depuis ses origines, en 1956.

Pourtant aucun de ceux-là n'appartient à la catégorie des fous furieux, des simples d'esprit ou des groupies de bal populaire. L'un est secrétaire médical, l'autre employé chez Carrefour, le troisième professeur de langues, le dernier journaliste à la RTBF. Mais ils ont un point commun : ce samedi soir, ils seront devant leur télévision pour suivre cet événement qui, après avoir passionné les foules durant des décennies chez nous, ne suscite plus que l'indifférence voire le mépris. « Les Britanniques appellent l'Eurovision The program you love to hate », rappelle l'un d'eux.

Pourquoi, un jour, ce show annuel les a-t-il passionnés au point d'en faire l'objet d'un culte ou de collections ? Ils n'ont pas tous la même réponse. Sebastien Etienne est secrétaire médical mais, dans son bureau, un mur est entièrement dédié à l'objet de sa passion. Ses temps de loisirs, il les

40 fois la victoire de Sandra Kim... »

Marc Toussaint, lui, est à Oslo, en cabine aux côtés de Jean-Pierre Hautier. Officiellement, il est « consultant Eurovision pour la RTBF ». En fait, il est prof de langues germaniques à l'Athénée de Braine-le-Comte et suit l'Eurovision sur ses congés et à ses frais. Sa mission : briefer Hautier sur les prononciations diverses et les parcours des artistes. « Pour lui, l'Eurovision, c'est du Shakespeare », rigole Jean-Pierre Hautier. « Cela a dû me prendre vers 1965, enchaîne Marc Toussaint. Ce qui m'a attiré, c'était d'entendre chanter dans d'autres langues que celles que l'on entendait habituellement, le français, l'anglais, mais aussi, beaucoup plus qu'aujourd'hui, l'espagnol et l'italien. C'est cette passion pour les langues et les cultures européennes qui m'a amené à finalement posséder la quasi-totalité des disques qui sont passés à l'Eurovision. »

Pour Pierre Bertinchamps, chroniqueur des sites Tuner.be et Eurovision-info.net, tout est la faute de Sandra Kim. « J'avais 11 ans quand elle est gagnée et on m'a offert le 45 tours. En 1987, la RTBF a donc organisé l'événement et diffusé des reportages sur les coulisses qui m'ont fasciné. Passionné à la fois de chanson et de télé, j'ai trouvé là un sujet qui réunissait les deux et cela ne m'a plus quitté. J'ai, à partir de là, enregistré tous les concours sur VHS. Je me les regarde comme d'autres revoient un vieux film pour la dixième fois... »

S'il est bien une personnalité dont on n'imagine, en l'entendant interviewer philosophes, sociologues et politiques dans Face à l'info sur la Première, l'intérêt pour la chose, c'est Eddy Caekelberghs. Et pourtant : « Cela doit venir de ma mère qui aimait la chanson et le Concours. Elle avait le disque de Lys Assia, qui avait gagné le premier en 1956. Mais, pour moi, le choc, c'est Abba en 1974, j'avais 13 ans et je commençais à m'intéresser à une autre musique que Jean-Claude Pascal ! C'était un vrai changement d'époque pour une génération. Aujourd'hui, la complexité de ce

mum du kitsch et du ringard. « Ringard, c'est une question de goût, dit Sebastien Etienne. On pourrait dire que le foot, c'est ringard. L'Eurovision a su évoluer avec l'ouverture aux pays de l'Est. Ces pays viennent pour gagner, parce qu'ils veulent organiser le Concours, ce que sera une formidable vitrine pour eux. Tout le contraire des Occidentaux qui espèrent surtout ne pas gagner pour ne pas devoir l'organiser ! Et, à l'arrivée, on a des daubes occidentales face à des stars des pays de l'Est. »

Marc Toussaint tempère ce jugement : « Il y a une évolution certes, des choses très novatrices, mais, honnêtement, dans 60 à 70 % des cas, on retombe dans des schémas préétablis et des clichés. Tom Dice est une exception. » « Kitsch ? Je ne dis pas non, sourit Pierre Bertinchamps. Les papillons de la Biélorussie cette année valent bien le "Papa Pingouin" il y a 30 ans. Les pays de l'Est n'ont que 20 ans de présence à l'Eurovision, alors que nous y sommes depuis 50 ans : ils ne sont pas au même stade. »

Alors, on arriverait à une conclusion, validée par tous nos interlocuteurs : et si, nous, Occidentaux aux chansons, françaises ou anglo-saxonnes, tellement formatées, jugions simplement ringard tout ce qui, de près ou de loin, fait, à la façon de nombre de ces chansons de l'Est (Goran Bregovic et la Serbie), allusion à des racines musicales profondes. « Parler de ringardise relève d'un profond mépris pour la chanson populaire et la musique folklorique, opine Eddy Caekelberghs. Si ce concours sert de vitrine identitaire à un moment précis de l'histoire d'un pays, je ne vois pas à qui cela fait du mal. Et puis, il y a un côté

non négligeable : qu'Israël propose une chanson en arabe et en hébreu l'an passé ou gagne en 1998 avec un travesti, Dana International, quitte à subir ensuite les menaces des extrémistes religieux, ce n'est pas anodin. Cela met des millions de téléspectateurs face à quelque chose qui n'est pas que de la guimauve. »

Voici un an, le maire de Moscou avait interdit la Gay Pride, qui devait se tenir simultanément au Concours, provoquant des réactions négatives des milieux de l'Eurovision. C'est que, depuis des années, l'Eurovision est revendiquée par la communauté gay. « C'est antérieur à Dana International, pense Caekelberghs. Il y a un côté strass et paillettes qui plaît beaucoup aux clubbers gays : Chantal Goya, Dave ou Sheila leur doivent une deuxième carrière. Cela tient autant au kitsch des chansons qu'à la mode vestimentaire de l'époque. » Cela dit, conclut Sebastien Etienne, « les 120 millions de téléspectateurs de l'Eurovision ne sont pas gays ! » ■

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS



TOM DICE, premier finaliste belge depuis 2005. © VRT.

Les chances réelles, de Tom Dice

Si l'on se souvient que la seule victoire (Sandra Kim) et les seules deuxième places (Jean Vallée, Urban Trad en plus des candidats de 1956) belges au Concours Eurovision ont été réalisées par les candidats francophones, la VRT n'a peut-être jamais semblé aussi proche de pouvoir l'emporter que ce samedi. Pour rappel, elle a choisi Tom Dice, sans passer par les épreuves de sélection qui, d'ordinaire, lui permettaient déjà de réaliser de grosses audiences en Flandre.

Avec sa chanson « Me and my Guitar », Tom Dice, qui cite Muse comme influence principale et évoque irrésistiblement James Blunt, lorgne de manière évidente vers la musique anglaise ou américaine, ce qui fait sans doute partie des raisons pour lesquelles on trouve le morceau, ici, particulièrement réussi.

A la limite, ce gamin de 20 ans, deuxième de la version flamande de X-Factor a déjà réussi son pari puisque, pour la première fois depuis l'instauration des demi-finales en 2005 vu l'inflation du nombre de pays candidats, il a permis à la Belgique d'atteindre la finale, mission ratée par Nuno Resende, Kate Ryan, The KMG's, Ishtar et Copycat.

Ce samedi, à Oslo, la Belgique fait donc, ce qui est rarissime, partie du cercle fermé des favoris parmi les 25 pays qui défendront leurs chances ce soir. Selon les bookmakers, les favoris sont l'Azerbaïdjan, l'Allemagne, Israël, l'Arménie et... la Belgique

J.F. LWS

« Parler de ringardise, c'est très méprisant pour la chanson populaire. Si cela met la culture d'un pays en évidence, cela ne fait de mal à personne »

Eddy Caekelberghs, journaliste à la RTBF et fan de l'Eurovision

consacre à chanter en public (des tubes du Concours) et à animer, sur Fréquence Eghezée, des émissions sur le sujet. « Ma passion remonte au début des années 80. Depuis, j'attends chaque année l'Eurovision comme le jour de mon anniversaire. Une fois, j'ai été puni par mes parents : j'ai été privé d'Eurovision ! Pourquoi j'adore ça ? Je suis incapable de vous répondre. C'est comme si vous demandiez à quelqu'un pourquoi il joue au tennis : j'aime ça, tout simplement ! En particulier ce moment des votes est quelque chose de fantastique en termes de suspense et de tension. Entre fans, nous regardons régulièrement d'anciens concours et, à chaque fois, on dit : 'Marie Myriam a encore gagné !' Je possède tous les concours en DVD, sauf 1956, parce qu'il n'a pas été enregistré, et 1964, parce que les archives de la télé danoise ont été détruites. Et j'ai dû voir 30 ou

m'ennuie un peu. En fait, je suis nostalgique d'un concours à l'ancienne. A l'époque, les chansons gagnantes étaient des tubes traduits en 4 langues. Même si je trouvais Vicky Leandros nulle, c'était agréable de l'entendre en vacances en Italie ou en Espagne. J'ai plus de mal à me retrouver dans une chanson estonienne. J'adorerais remplacer Jean-Pierre Hautier : je le ferais à mi-chemin entre la gentillesse et le ton caustique de Fogiel et Dave. Mon ami écrivain Philippe Besson connaît, lui, tous les participants et peut vous dire dans l'instant comment les votes vont se répartir ! »

S'il est un cliché devenu consubstantiel de l'Eurovision, c'est qu'elle serait le sum-



SEBASTIEN ETIENNE affirme attendre le jour de l'Eurovision comme celui de son anniversaire. © THOMAS BLAIRON.

LUNDI clic droit

MARDI console

MERCREDI dégaine

JEUDI pixels

VENDREDI envols

SAMEDI entremets

Tout « éclair » quand vient « Le Soir »

Aujourd'hui, la lecture de cette chronique ne devrait pas vous prendre beaucoup de temps. Juste le temps d'un éclair, en fait.

Allez savoir d'où me vient cette envie soudaine. Peut-être de Buzz (l'Eclair, donc) qui fait son grand retour à l'occasion de la sortie prochaine du nouvel opus de Toy Story sur les écrans de cinéma. A moins que ce ne soit cette campagne électorale, éclair elle aussi, qui semble déjà terminée avant mé-

me que d'avoir commencé.

Bref, que ce soit pour une de ces raisons ou pour une autre, l'envie est là de se laisser tenter par un classique qui sent bon les dimanches après-midi chez les grands-parents. Mais un classique qui a su faire sa révolution, à la différence de certains de ses camarades de plateau. Imaginez-vous un cygne au chocolat blanc, groseilles et mûres ? Un moka abricot/thé vert ? Un merveilleux fraises des bois/citron vert ? Ce sont pourtant là

trois livrées endossées par notre éclair dans la vitrine de la célèbre maison parisienne Fauchon. C'est ce que l'on appelle une belle reconversion... dont on ne nous révélera malheureusement pas les recettes, restées pour l'heure secrètes.

Ce n'est peut-être pas plus mal. Avant de nous lancer dans les traces des grands pâtisseries de Paris,

commençons d'abord par travailler la base, à savoir la pâte à choux : portez à ébullition dans une casserole 1 litre d'eau, 10 g de sel, 50 g de sucre semoule et 300 g de beurre ; hors du feu, versez 500 g de farine tamisée en pluie et mélangez

bien à la spatule en bois ; remettez la casserole sur le feu pour dessécher la pâte en remuant énergique-

ment, jusqu'à ce qu'elle se détache des parois ; hors du feu à nouveau, incorporez 16 œufs (divisez les proportions si tout cela vous semble un peu beaucoup), deux par deux, en mélangeant toujours aussi énergiquement.

Les choux, et donc les éclairs, qui n'en sont qu'une variation oblongue, se cuisent durant 20 minutes à four préchauffé à 200°C. En résistant par-dessus tout à la tentation d'ouvrir la porte pour vérifier que tout se passe bien, sous

peine de voir ruiné ce qui en fait tout le charme, soit le caractère gonflement. Les choux ne craignent rien tant que les chocs thermiques. Et tant pis pour Fauchon : ce dimanche, on se contentera de les fourrer à la crème pâtissière et de les décorer d'une belle ganache au chocolat.

Quant à l'origine du nom de cette petite pâtisserie si tentante, ne cherchez pas trop loin : c'est parce qu'elle se mange... en un éclair. ■

BERNARD PADOAN